

ICI ET
maintenant



sont éditées par les Éditions de l'**Opportun**
16, rue Dupetit-Thouars
75003 Paris

www.editionsopportun.com

Direction éditoriale : Stéphane Chabenat

Éditrice : Marine Fougelle

Mise en page et conception graphique : Nord Compo

Conception graphique de la couverture : 2Li

MARION DÉLIAS

ICI ET
maintenant

*À celles et ceux qui ont connu l'orage et la nuit.
À vous, les électrons libres
perdus dans cet univers trop grand.
Ce roman est le vôtre.*

Le soleil finit toujours par se lever, c'est promis.

Avez-vous remarqué le petit symbole sur la quatrième de couverture de ce livre, juste au-dessus du code barre ?
En voici la signification :



Sans contenu
explicite détaillé



Peu de scènes
explicites détaillées



Présence de plusieurs scènes
explicites très détaillées

Note de l'autrice

Ici et maintenant raconte l'histoire de Léon et Alba, deux personnages qui ont déjà fait leur apparition dans *Harmonie*, mon précédent roman, au sein d'un groupe d'amis. Cela étant, il n'est absolument pas nécessaire d'avoir lu *Harmonie* pour découvrir *Ici et maintenant* et inversement. Cela n'entachera en rien la compréhension de l'intrigue.

Ici et maintenant est un roman *feel good* et optimiste. Il aborde toutefois des sujets qui pourraient heurter la sensibilité de certaines personnes. Si vous préférez poursuivre sans connaître ces thématiques, je vous invite à passer à la page suivante dès maintenant.

Dans le cas contraire, sachez que cette histoire traite notamment d'anxiété généralisée, de crises de panique et de dépression. Elle mentionne aussi une agression sexuelle – sans toutefois la décrire. Rassurez-vous, j'ai tenu à ce que la légèreté et l'espoir priment sur les moments plus sombres ; le positif doit toujours l'emporter.

Puisse ce roman mettre un peu de soleil dans vos cœurs.

Avec tout mon amour et toute ma bienveillance,

Marion

Prologue

*Il n'est point de bonheur sans liberté,
ni de liberté sans courage.*

Périclès

— Alba ?

— Oh, euh... Bonjour. Est-ce que Léon est ici ?

Marie-Ange fronce les sourcils, tracassée par l'angoisse d'Alba Moretti, la cadette de cette famille italienne qui habite au bout de la rue. Si les habitants du quartier ont eu vent des éclats de colère provenant de la maison, Marie-Ange Marchal, elle, a été le témoin directe de l'orage.

Cette adolescente, elle l'a prise sous son aile lorsque ses parents ont signé les papiers d'un divorce soudain, conduisant Bianca, l'épouse et la mère aimante que rien ne pouvait anéantir, jusqu'à la dépression. Submergée par une certaine mélancolie, Marie-Ange revoit ce jour où elle a recueilli chez elle les enfants Moretti, Alba et Gabriel, pour leur éviter le foyer. Six années durant lesquelles elle a mis un point d'honneur à les élever comme sa propre progéniture. La douleur qu'a causé leur départ de la famille d'accueil est encore vive, exacerbée par les souvenirs qu'elle ne peut s'empêcher de se remémorer.



— Chérie, est-ce que tout va bien ?

— Oui.

Un mensonge à peine dissimulé, de ceux qu'on prononce dans l'espoir que l'interlocuteur cerne la détresse qui s'y cache.

— Tu sais que tu peux tout me dire, trésor.

— Je voudrais... voir Léon. S'il te plaît.

Contrainte de répondre aux attentes de celle qu'elle considère comme sa fille, Marie-Ange fait un pas en arrière et attrape la rambarde des escaliers.

— Léon, il y a quelqu'un pour toi !

Après avoir dévalé les marches, son plus jeune fils apparaît dans le couloir de l'entrée, immédiatement alerté par l'allure de son amie d'enfance.

— Alba ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Une hésitation. Un sanglot étouffé au fond de la gorge, un cri du cœur mis en sourdine. Se sachant de trop, Marie-Ange presse l'épaule de son cadet et rejoint la cuisine pour reprendre le flambage au cognac de son tournedos.

— Je... j'en sais rien.

— Viens.

Léon capture la main de la jeune femme et l'entraîne jusqu'au fond du jardin, là où aucune oreille ne pourra

surprendre ses confessions. Haut perché, le soleil filtre à travers les épais nuages qui s'étendent au-dessus de leur tête. Le vent souffle ses caprices dans les boucles brunes d'Alba, mais elle ne s'en soucie guère, elle qui, habituellement, tient à dompter sa chevelure. Lasse, elle s'assied sur le hamac, en étant pourtant peu certaine de sa solidité.

— Ma mère... C'est une catastrophe, avoue-t-elle enfin. On arrive plus à gérer et depuis que papa a trouvé une copine, il s'inquiète moins pour elle... et pour nous.

— Gabriel sait que t'es là ?

— Non. Il est resté avec elle. Moi, je peux plus. C'est trop dur.

Prise de sanglots, Alba cache son visage dans ses paumes, trop pudique pour dévoiler sa fragilité à son ami, mais trop faible pour la museler. Léon s'installe à ses côtés et passe un bras autour de ses épaules.

— Je sais, répond-il en la serrant contre lui. Je sais, Alba.

Elle relève la tête et s'autorise à s'égarer dans les yeux bleus du meilleur ami de Gabriel, son frère aîné. Celui qui a embelli ses journées lorsqu'elle n'était qu'une petite fille abattue. Celui qui n'a jamais prononcé le mot « divorce », qui n'a jamais évoqué son placement, ni toutes les misères qui s'accumulaient dans sa vie d'enfant. Celui qui, d'une certaine façon, lui a permis d'y croire encore.

— Je peux revenir un peu chez toi, quelque temps ?
demande-t-elle.

— Ce soir, j'en parlerai à mes parents, d'accord ?

— Merci.



— C'est absolument hors de question !

— Papa...

— Joseph...

La réaction de son père était prévisible, Léon aurait pu parier sur un refus catégorique de sa part. Déçu, il lâche ses couverts dans son assiette.

— Juste quelques jours, le temps que ça s'arrange !

— Ne discute pas. Cette fille est mineure, elle est sous la responsabilité de sa mère, plus de la nôtre. Je ne veux pas que les Moretti continuent à nous causer des soucis. Maintenant, finis ton assiette.

En bout de table, le chef de famille – comme il aime se proclamer – reporte son attention sur son journal.

— Papa, s'il te plaît...

— Non ! Son frère est majeur. Il n'a qu'à la mettre sous sa tutelle.

— Mais ça changerait quoi ? Gabriel vit chez sa mère !

— Ce n'est plus notre problème. Fin de la conversation ! tranche Joseph.

L'injustice. Léon la ressent comme une vive morsure sur le cœur. Frustré de ne pas obtenir gain de cause, il serre le poing, s'efforçant de reprendre son calme pour ne pas exploser.

— Et toi, maman ? Tu dis rien ?

Désabusée, Marie-Ange trace des cercles imaginaires sur la nappe. Prendre la défense de son mari ou celle de son fils ? Depuis des années, ce dilemme la fait vaciller d'un côté puis de l'autre. Son intervention pourrait lancer les hostilités, alors, à court d'arguments, elle soulève les épaules.

— Je partage ton tracas, mais ton père...

— Ouais, j'ai pigé. Quand il dit bleu, c'est bleu, hein ? Même quand tout le monde sait pertinemment que c'est vert. Allez, je me tire.

Sans plus attendre, Léon se lève, suivi des yeux par ses deux frères, Élias et Pierre.

— Où vas-tu ? Tu restes ici ! s'emporte son père en se mettant debout. Ce n'est quand même pas un petit morveux de dix-huit ans qui va faire la loi chez moi ! Reviens là si tu ne veux pas...

— Cette fois, c'est moi qui te dis « non ». Délicieuse fin de soirée à vous.

Léon veut partir tant qu'il en est encore temps. Tout est propice au conflit dans cette maison, chacun le sait. En quelques enjambées, Joseph se dresse devant la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que tu comprends pas dans « non » ? nargue son fils. Tu veux que je te l'épelle ? Y a trois lettres, ça va aller vite.

Une gifle pour réponse, encore plus terrassante que n'importe quelle insulte. Léon aurait d'ailleurs préféré cela. Humilié, il porte la main sur sa joue brûlante. Jamais auparavant son père n'avait fait preuve de violence, mais cet écart de conduite suffit à accroître sa colère.

Immédiatement, Marie-Ange repousse son assiette encore fumante et bondit, prête à intervenir.

— Dieu tout-puissant ! Joseph, qu'est-ce qu'il te prend ?

— Ne t'en mêle pas, Marie-Ange. Ton enfant prodige a décidé de faire sa crise d'adolescence avec un peu de retard, visiblement.

La mâchoire crispée, le jeune homme enclenche la poignée, malgré le regard meurtrier de son père.

— Si tu quittes cette maison, ne pense pas une seule seconde à y reposer un pied.

— Joseph, je t'en prie !

— À la bonne heure, raille Léon. Cela dit, je passerai récupérer mes affaires demain, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Elles t'attendent sur le trottoir.

Il sait qu'il tiendra parole, raison pour laquelle il ne remet pas sa promesse en doute.

— Calmez-vous ! réclame la mère de famille. Que chacun retourne à sa place. Nous allons arranger ça en discutant sereinement. Élias, Pierre, faites quelque chose !

Trop consternés pour agir, les deux frères Marchal restent attablés.

— Oh, par pitié, épargne-nous ton numéro de psy, Marie-Ange. Des mois que je ne le supporte plus ! Ça devait bien arriver. Ton fils a besoin d'apprendre la vie et ça commence par l'indépendance, lance Joseph avant de pivoter vers son cadet. Tu veux aider cette fille ? Soit. Fais-le chez toi, pas ici.

— Merci pour cette belle leçon. Compte sur moi pour m'en souvenir.

Léon comprend ce qu'il se passe. Finalement, le sujet d'Alba Moretti n'était qu'un prétexte. Depuis une longue période, qu'il ne saurait pas dater précisément, la relation déjà bancal qu'il entretenait avec son père s'effrite. Aujourd'hui, elle vole en éclats, anéantie par les non-dits et les secrets que la famille Marchal a tenté vainement d'étouffer.

Sans prendre la peine de se retourner, Léon s'enfuit, en dépit des sanglots de sa mère. Il n'a pas de destination. Pas de but. Il progresse dans la campagne tranquille de Calfort, revisionnant la scène qu'il vient de subir et

la gifle chaudement reçue, dont l'impact lui enflamme encore la peau. Après dix minutes de marche, il s'assied sur un banc solitaire dans le parc du centre-ville.

— Édouard ? C'est moi, Léon. T'es chez toi ?

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

Téléphone à l'oreille, il secoue les jambes, assailli par le stress et la fraîcheur de l'air. Même la voix rassurante de son frère aîné ne réchauffe pas son cœur glacé.

— Je me suis engueulé avec papa. Je peux venir ?

— Encore... Pierre et Élias ont fermé leur gueule, je suppose ?

— Tu supposes bien.

— Je viens te chercher, dis-moi où tu es.

Une fois dans la voiture, Léon se mure dans le silence. Bien que surpris par son mutisme, Édouard le respecte, et ce, même s'il s'était préparé à entendre le récit pitoyable des dernières frasques de leur père. Pas ce soir. Parce qu'il n'y a rien à dire, rien à ajouter. Rebondir est la priorité.

À quoi bon ressasser les événements ? Léon n'a pas la force de raconter les douloureuses scènes qu'il a subies ces jours-ci. Il refuse d'y penser, même si, au fond de lui, il sait que la nuit se chargera de les lui remémorer.